

Entretien avec Laurence Renn Penel, metteuse en scène de *Misterioso 119*

- Pourquoi avez-vous choisi de mettre en scène le texte de **Koffi Kwahulé** ?

*Quand j'ai lu la pièce pour la première fois en 2008, j'ai eu un véritable coup de cœur. Des images me sont venues à l'esprit, je me suis dit « Je veux la monter ». J'ai mis beaucoup de temps à convaincre un directeur de théâtre qui veuille la programmer. La chance que j'ai eu, c'est de connaître **Philippe Adrien**, et qu'il aime prendre des risques...*

- La musique occupe une place importante dans ce spectacle, qu'est-ce qui vous a donné envie de travailler avec **Frédéric Gastard** ?

*Misterioso 119 sera avant tout un spectacle musical. L'écriture est poétique et musicale, j'ai lu le texte comme une partition de musique. J'ai rencontré **Frédéric Gastard** par l'intermédiaire du scénographe **Thierry Grand** avec lequel je travaille depuis quelques années. Je suis allée assister à ses concerts, il a lu la pièce et lui aussi a eu un vrai coup de cœur. Nous avons donc décidé de travailler sur ce projet ensemble. Ca fait quatre ans que je travaille en étroite collaboration avec **Frédéric Gastard**. C'est un musicien exceptionnel. Saxophoniste, arrangeur et compositeur. Il est avec nous durant toutes les répétitions et nous construisons la dramaturgie ensemble : avec son imaginaire de musicien et mon imaginaire de metteuse en scène. C'est un aller-retour, un dialogue entre lui, les filles et moi. Il construit sa musique en symbiose avec les voix des filles et moi ma mise en scène avec la musique. Nous fabriquons en quelque sorte « un théâtre opéra ».*

- Quel message souhaitez-vous véhiculer au travers de ce spectacle ?

*La pièce traite de l'enfermement. Elle se passe dans une prison pour femmes. Mais l'histoire pourrait aussi se dérouler dans un couvent par exemple, les personnages font d'ailleurs souvent référence à « la Mère Supérieure ». Il y est question de l'enfermement, de la solitude et de la souffrance de ces femmes détenues. Il n'y a pas d'espoir ni de futur. J'ai surtout été touchée par ces voix, cette tragédie, les histoires de ces femmes qui sont violentes. L'écriture de **Koffi** nous emmène vers une violence tragique, sans aucune approche morale. Nous sommes dans un huis clos où la fin est annoncée dès le début de la pièce.*

*Cette thématique m'a permis de réaliser un travail en parallèle sur la condition des femmes en prison. Un thème auquel je suis très sensible. Nous allons organiser par la même occasion une rencontre avec différents intervenants le 18 mai sur la thématique de la condition des femmes en prison et leur réinsertion.*

- Le texte est plutôt dur, pensez-vous y apporter une sortie lumineuse ?

*Le texte est dur mais pas noir pour autant. Si la pièce traite de la détention, il a aussi une dimension mystique, un souffle incroyable à la fin de la pièce. Tout comme dans une tragédie de **Racine** ou une tragédie grecque, la fin est tragique mais pas noire, car il n'y a pas de victime même s'il y a meurtre. Le personnage de l'intervenante est un symbole, je la situe dans la lignée d'Iphigénie ou de Violaine par exemple. Ces personnages mythiques et*

*mystiques qui s'emparent de la souffrance de l'autre pour le « sauver », par un amour inconditionnel.*

- Les personnages n'ont pas de nom, donc on peut imaginer un duo. Vous avez choisi six femmes, pourquoi ?

*Lors de ma lecture j'ai procédé à un décryptage. J'ai tenté de construire une histoire pour six femmes. Les chœurs sont répétitifs, lancinants, obsessionnels, mais en se penchant sur le texte, on arrive à percevoir des caractères. J'ai construit une histoire pour chacune des femmes. Chacune sait pourquoi elle est là, ce qu'elle a fait, si elle sortira ou pas. Je voulais vraiment rendre cette histoire très concrète (...) Pour travailler, j'ai besoin d'imaginer une histoire réelle et bâtir un univers à partir de cette histoire.*

*Effectivement Misterioso 119 peut se jouer à douze, à deux, à six, à trois...*

- L'absence de didascalie vous a gênée ?

*C'est justement l'absence de didascalie qui est intéressante. On doit tout inventer, tout imaginer. J'ai inventé une histoire dans l'histoire. Comme à proprement parler il n'y a pas d'histoire, toutes les issues sont possibles. Ce texte permet une grande liberté, tout en nous imposant un cadre incontournable dû à la rythmique et à la musicalité du texte.*

- Comment s'est déroulée votre rencontre avec **Koffi Kwahulé** ?

**Koffi Kwahulé** est une très belle personnalité, quelqu'un qui est vivant, brillant et qui m'a dit « Tu fais ce que tu veux avec ma pièce ». Il ne veut pas s'en mêler, il attend la première. Il considère que son texte est un matériau. Il estime que les artistes-interprètes doivent se mouiller la chemise. Celui qui s'empare de sa pièce doit se faire violence... La pièce n'est pas évidente. Beaucoup de gens me disent qu'ils ne la comprennent pas. Je crois que pour la comprendre, il faut se dépasser tant les symboles à l'intérieur sont nombreux. Je crois qu'il nous a donné un espace où on peut essayer l'inédit, Il atteint le paroxysme de la violence. A nous d'atteindre la mesure dans la démesure...

Propos recueillis par Léa GOUJON